



L'homme des foules

de John Lvoff

Fiche technique

France/Pologne/Portugal
2001 - 1H30 -Couleur

Réalisateur :
John Lvoff

Scénario :
Emmanuel Salinger
Pascal Bonitzer
John Lvoff

Montage :
Monica Coleman

Musique :
Sarah Murcia

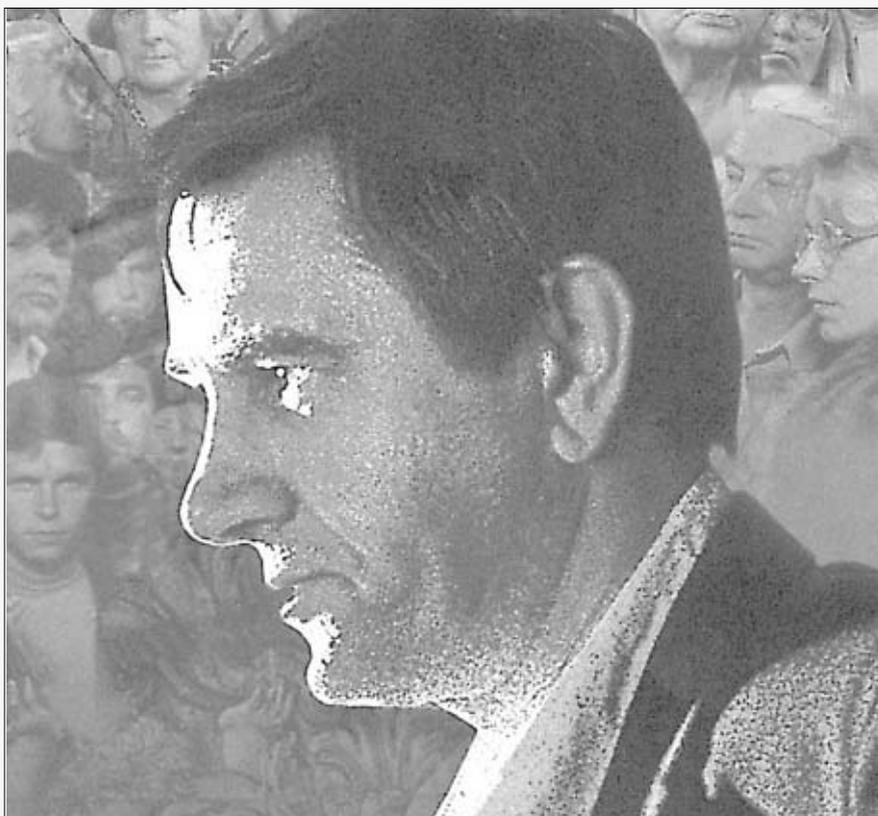
Interprètes :
Jerzy Radziwilowicz
(Paul)

Maria De Meideros
(Dr Giordano)

Danuta Stenka
(Anna)

Zbigniew Zapasiewicz
(Wladimir)

Isabel Ruth
(Dr Figuiera)



Jerzy Radziwilowicz (Paul)

Résumé

Cathédrale de Lisbonne. Un couple dans la quarantaine se rapproche d'une fresque, un *Jugement Dernier*. Soudain un cri résonne. L'homme s'effondre.

Anna, l'épouse, est à l'hôpital face à une femme en blouse blanche. Celle-ci lui explique que son mari a subi un choc, peut-être un syndrome de Stendhal, résultat d'une surcharge émotionnelle due à la vision de trop d'oeuvres d'art en trop peu de temps. Elle confie le patient, Paul Marcovic, à une jeune interne, le Dr. Giordano.

Au cours des jours qui suivent, Marcovic révélera au Dr. Giordano un secret qui le ronge depuis très longtemps. Cet homme se considère comme victime, elle le considère comme un criminel. Qui le jugera?

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

Critique

La première scène du film est très belle. Tandis qu'un guide donne des explications aux touristes, un couple dans une église semble guetter avec inquiétude on ne sait quoi, paraît rassuré quand apparaît un aveugle qu'on soupçonne faux. L'homme s'effondre dans les bras de sa femme, qui voit une tache de sang sur sa main, sous le regard fixe d'une fresque figurant le Jugement dernier. Hitchcockienne en diable, cette scène est très belle, surtout parce qu'on n'y comprend absolument rien et qu'elle recèle une quantité presque infinie de possibilités de fiction. Par un étrange mouvement autodestructeur, tout le film sera ensuite l'anéantissement systématique de ce mystère, l'élimination impitoyable des lignes de narration.

Non que le sujet de **L'homme des foules** soit simpliste, tant s'en faut. Il s'agit d'une réflexion sur la culpabilité personnelle et collective, à partir du cas de l'homme qu'on a vu s'effondrer au cours de la première séquence. Il s'appelle Paul, bien que l'histoire ne se passe pas sur la route de Damas mais à Lisbonne. Paul et sa femme, Anna, sont des marchands d'icônes ; ils ont rendez-vous avec leur fournisseur, Wladimir. Tous trois sont des Russes exilés. Paul fut, à l'époque soviétique, l'un des hommes de main d'un groupe de tortionnaires du KGB que dirigeait Wladimir (qui est vraiment aveugle - l'acteur, Zbigniew Zapasiewicz, qui en fait trop, pas le personnage). Le spectateur sera peu à peu informé de cet arrière-plan au cours des récits - accompagnés de flash-back - que fait Paul au docteur Giordano, médecin de l'hôpital où il a été transféré à la suite de son attaque dans l'église.

DEUX SALAUDS

Maria De Medeiros, qui joue le médecin, s'applique beaucoup à manifester son passage de l'écoute compatissante

et professionnelle à l'horreur et à la révolte, à mesure qu'elle réalise à qui elle a affaire. Le film semble se réclamer d'une tradition théâtrale de réflexion morale, qu'illustrèrent naguère Sartre et Camus. Mais, en fait, le débat est réglé d'avance : Paul est un salaud, Wladimir aussi, et voilà tout.

Hormis la symbolique du patronyme (emprunté à la "Mme Cinéma" de Canal+), le seul thème un peu problématique est le léger vertige qui accompagne la ferme position adoptée par la justicière en blouse blanche. Dans quelle mesure a-t-elle le droit de juger, et même de bousculer le vieux tortionnaire aveugle ? Les meilleurs d'entre nous porteraient-ils en eux cette part de violence aveugle qui peut un jour se déchaîner dans des circonstances historiques et psychologiques particulières ? A ce questionnaire pour le bac, chaque séquence ne semble que l'énonciation d'un verdict déjà posé.

Jean-Michel Frodon
Le Monde - 17 avril 2001

C'est en voyant les époux Ceauscescu, jugés et fusillés devant les caméras de télévision roumaines que John Lvoff dit avoir eu envie de réaliser un film sur la figure énigmatique du tortionnaire. Paul Marcovic (Jerzy Radziwilowicz) sera le vecteur tirailé de ce questionnement. Au début du film, il s'effondre dans une église à Lisbonne devant une fresque représentant le Jugement dernier. Il est hospitalisé et les médecins diagnostiquent un choc émotionnel. Mais Marcovic est pris de panique en pleine nuit et cherche à quitter l'hôpital précipitamment, réclamant sa femme. Il est interné en psychiatrie et soumis à une série d'entretiens avec le docteur Giordano (Maria De Medeiros) qui découvre peu à peu le passé de cet homme, milicien dans un pays de l'Est sous dictature communiste. La vilénie des actes de Marcovic, employé minable bourré de ressentiments, effare la jeune Giordano qui en perd son latin et son tact.

Coécrit à plusieurs mains, notamment par l'acteur Emmanuel Salinger, Pascal Bonitzer et John Lvoff lui-même, **L'homme des foules** souffre d'une raideur démonstrative et illustrative dont on sent qu'elle provient d'une volonté d'être scrupuleux et droit. Frontalité, distance, crainte raisonnée du manichéisme n'auront pas suffi à entrer dans les arcanes du mal incarné et dissimulé sous les oripeaux de Monsieur Tout-le-monde. Peut-être aussi faut-il aimer le mal (plus que la dénonciation de ces méfaits notamment politiques) pour le filmer correctement....

Didier Péron
Libération - 18 avril 2001

Le thème est fort : l'impossible rédemption du bourreau qui, faute d'être jugé, n'a pas eu la chance d'expier. Au lieu de quoi il peut se retrouver, comme Paul Marcovic, à défaillir dans la cathédrale de Lisbonne devant une fresque du Jugement dernier. A l'hôpital, le quadragénaire venu de l'Est noue, d'abord réticent puis comme pris de démanchement confessionnelle, un dialogue avec une docteure patiente et curieuse. Echange de paroles, doux crescendo vers l'horreur, mais aussi de regards, les yeux bleu dur et rétrécis de Jerzy Radziwilowicz (ex-Homme de marbre et Homme de fer chez Wajda) face aux immenses lacs d'étonnement sombre de Maria de Medeiros - un duo bien choisi.

Tout sent d'ailleurs ici la copie impeccablement rendue. Qu'est-ce qui ne va pas, alors ? Les qualités de départ du film se retournent une à une contre lui. La scénarisation minutieuse (en plus de Lvoff, quatre forts en thème dont Pascal Bonitzer s'y sont attelés) devient carcan. L'universalité voulue (le pays de Paul n'est pas identifié, on y parle un russe «générique») renforce la dimension théorique. Le soin porté aux cadrages frise la joliesse. Quant aux flash-back censés aérer le huis clos et briser la mécanique forcément théâtrale du face-à-face, ils attisent, en toute pudeur et bonne foi, le désir du spectateur d'en savoir (donc d'en voir) davantage. Davantage sur ce qu'a fait Paul, tortionnaire ordinaire, et qui est précisément immontrable en entier - mais pourquoi en montrer un peu ? A cet égard-là, aussi, **L'homme des foules** reste au seuil de son sujet.

François Gorin
Télérama - 18 avril 2001

Comment filmer un monstre? Comment parvenir à le comprendre sans l'excuser?

L'homme des foules, parce qu'il provoque ce type de questionnement, repose essentiellement sur des préoccupations éthiques qui engagent son réalisateur et son spectateur. Un ancien tortionnaire d'un pays de l'Est (Jerzy Radziwilowicz), frappé du syndrome de Stendhal dans une église de Lisbonne, va être conduit à raconter son histoire à une femme psychiatre (Maria de Medeiros). Si la situation donne lieu à un renversement des rôles (le tortionnaire soumis à l'interrogatoire), le film ne prend jamais de risques, évite son sujet plutôt que d'aller à sa rencontre et préfère se réfugier derrière des figures morales de mise en scène qui le mettent à l'abri de tout dérapage. Ainsi le hors-champ pour suggérer les scènes de torture, le champ-contrechamp pour assigner une place à chacun des deux protagonistes et séparer de la sorte deux espaces inassimilables, celui du bien et du mal. Problème : l'interdiction morale est ici conçue comme un principe rigide et absolu. Maria de Medeiros est isolée dans un cadre que ne viendra jamais partager Jerzy Radziwilowicz (à l'exception d'un seul, tardif, où lui demandant de quitter son cabinet, elle lui tourne le dos) bien avant qu'elle ne sache à qui elle a à faire.

Quant au témoignage du tortionnaire, édifiant et crédible, il n'est malheureusement pas donné à entendre, ni à réfléchir puisque à son énoncé (champ) vient aussitôt lui faire suite l'opprobre de la psychiatre (contrechamp). En inscrivant le spectateur dans le film par l'intermédiaire de la psychiatre, le réalisateur lui ôte toute latitude et toute pensée qui viendrait infléchir celles qu'il a dévolues à son personnage féminin, garante prétendue d'une santé mentale et morale. Dans **Le Cirque**, Charlie Chaplin prenait le risque de tourner une scène dans la cage d'un lion. John Lvoff s'y essaye à son tour, mais filme le lion derrière ses barreaux.

Nicolas Azalbert
Cahiers du Cinéma n°556 - avril 2001 - p 118

Filmographie

| | |
|------------------------------------|------|
| L'homme des foules | 2001 |
| Les infortunes de la beauté | 1998 |
| Intime conviction | 1997 |
| télévision | |
| La belle saison | 1995 |
| théâtre | |
| Couples et amants | 1993 |
| La salle de bains | 1989 |

Documents disponibles au France

Cahiers du cinéma n°556 - avril 2001 - p.116
Le monde - 17 avril 2001
Libération - 18 avril 2001
Télérama - 18 avril 2001